

devant être jugé par le même Dieu ; et qui est celui, qui, après de telles réflexions ne pleurera pas sur son sort.

Ce n'est pas là un tableau imaginaire. Otez ou ajoutez quelques légères circonstances, et vous avez l'histoire de chacun des ivrognes que vous connaissez. La toile n'est pas encore tombée ; ils vivent, mais ils courent à grand pas vers la mort, qui a déjà saisi ceux qui les ont précédés dans la voie de l'intempérance. Une foule d'autres s'apprêtent à les suivre, et le nombre des victimes de cette terrible passion va toujours croissant. Dans chaque village sont établies des tavernes, vraies gouffres de vie humaine. C'est là que les hommes apprennent l'ivrognerie, car personne ne naît ivrogne ; et je puis ajouter que personne n'apporte en naissant le goût des liqueurs fortes. Ce n'est pas une nourriture que la nature a destinée à l'homme. L'enfant crie pour le sein de sa mère, et pour des alimens nourrissans, mais jamais pour avoir des boissons spiritueuses. C'est un goût qui vient par l'habitude, et dans plusieurs, il y en a qui contracte cette habitude si jeunes, qu'ils ne peuvent se ressouvenir du temps où le goût des boissons leur est venu.

Ici permettez-moi de faire quelques observations sur la manière dont ce goût est formé et créé. Je prendrai l'enfant au berceau. A sa naissance, l'usage veut qu'il y ait dans la maison une bonne provision de liqueurs fortes ; c'est presque une chose de nécessité ; on dirait que l'enfant ne peut venir au monde sans cela. Le père traite ses amis, et la mère ne manque pas de prendre aussi part à la fête. On a soin de ne jamais manquer de boisson, et on en fait même prendre à l'enfant, comme de médicament, surtout lorsque les parens aiment eux-mêmes à boire. C'est ainsi que dans le berceau même, on lui ôte le dégoût qu'il a naturellement pour les boissons fortes. Il grandit, et dès les premiers mois ou premières années de sa vie, il contracte le goût de boire. Aussitôt qu'il marche et qu'il commence à prendre connaissance de ce qui se passe, il voit boire son père et ses amis ; il prend lui-même de la boisson, et bien vite il vient à l'aimer. Dans la plupart des familles, on apporte la boisson dans toutes les occasions extraordinaires. Je ne parlerai que des visites, pendant lesquelles l'on ne manque presque jamais d'inviter, de presser les gens à s'approcher du buffet. Tout cela se fait de la meilleure grâce du monde, on y met toute la politesse, toute l'affabilité dont on est capable. On sort les plus beaux verres, c'est presque une exhibition. Les enfans voient tout cela, leurs yeux sont charmés de ce qu'ils voient ; les manières et la conversation des visiteurs leur plaisent. Aussitôt qu'ils sont laissés libres, l'idée de boire s'associe dans leur esprit à tout ce qui est noble et agréable. Ils suivent la coutume, et imitent les exemples qu'on leur donne. Les circonstances et les situations exposent les uns à une plus grande tentation que d'autres. Peut-être aussi que les uns sont plus faibles que les autres, et